

ANNE-LAURE BONDOUX



GALLIMARD

**TANT QUE
NOUS
SOMMES
VIVANTS**

ANNE-LAURE BONDOUX

**TANT QUE NOUS
SOMMES VIVANTS**

GALLIMARD JEUNESSE

© Présence Africaine Éditions, 1960, pour l'extrait du poème *Souffles*,
tiré du recueil *Leurres et lueurs*, de Birago Diop
© Éditions Gallimard Jeunesse 2014, pour le texte

Illustration de couverture : Hélène Druvert

*Aux ouvrières et aux ouvriers de ma famille.
Aux générations de femmes et d'hommes
dont je suis née.*

*« Un feu brûlant vous brûle, mais un feu éteint
ne vous éteint pas »*

Terrain vague, Sandro Veronesi

PROLOGUE

Nous avons connu des siècles de grandeur, de fortune et de pouvoir. Des temps héroïques où nos usines produisaient à plein régime, où nos villes se déployaient jusqu'aux pieds des montagnes et jetaient leurs ponts par-dessus les fleuves. Nos richesses débordaient alors de nos maisons, gonflaient nos yeux, nos ventres, nos poches, tandis que nos enfants, à peine nés, étaient déjà rassasiés.

À ce moment sublime de notre histoire, nous n'avions peur de rien. Autour de nous, des plaines fertiles s'étendaient à perte de vue. Nos drapeaux flottaient, conquérants, aux sommets des hautes tours que nous avions bâties, et aveuglés par l'éclat de notre propre triomphe, nous avions la certitude que chaque pierre posée demeurerait là pour l'éternité.

Mais un jour, les vents tournèrent, emportant avec eux nos anciennes gloires.

Des sommes colossales se mirent à changer de main, mille fois par seconde. Des empires que nous avions crus immuables s'effondrèrent, tandis que d'autres s'engendraient, loin de nos frontières. Dans une accélération imprévue, la fortune que nous pensions acquise nous échappa.

Nos villes, autrefois si grasses, devinrent sèches et laides.

Les unes après les autres, nos usines cessèrent de produire, précipitant sur les routes des armées d'ouvriers aux mains vides.

Dans les ports, dans les gares, nos cargaisons et nos trains restèrent à quai.

Nos banques fermèrent, puis ce furent nos petits commerces, nos grands hôtels, nos stades, nos théâtres.

Bientôt, nos enfants eurent faim, et comme chacun redoutait de perdre le peu qui lui restait, la peur nous enveloppa de son haleine glaciale. Plus de drapeaux, plus de désirs, plus de rêves : le feu qui nous avait habités s'était éteint, et notre communauté se replia sur elle-même.

Une époque nouvelle commença. Un temps sans panache ni projet, où plus personne (pas même le vieux Melkior) ne devinait l'avenir.

Nous attendions quelque chose, mais nous ne savions pas quoi.

Ceux qui travaillaient encore se levaient chaque matin aussi fatigués que la veille, et s'endormaient chaque soir sans révolte. Telles des bêtes engourdies par le froid, nous retenions notre souffle et les battements de nos cœurs : nous ne vivions plus qu'à moitié.

PROLOGUE

Pourtant, au milieu du renoncement général, certains eurent l'audace de tomber amoureux. Les plus fous d'entre eux s'aimèrent.

Bo et Hama furent de ceux-là.

Les témoins de leur rencontre s'en souviennent, demandez-leur : ils vous raconteront alors l'étrange impression qui s'empara de tous, lorsque Bo entra, un matin d'hiver, dans la salle des machines.

PREMIÈRE PARTIE

1

LE BRUIT ET LE SILENCE

La sirène venait de retentir, annonçant l'aube. Cent ouvriers, hommes et femmes, s'apprêtaient à prendre leur poste, tandis que cent autres, qui avaient travaillé la nuit entière, quittaient lentement leurs machines.

Notre Usine – la dernière en activité à des milliers de kilomètres à la ronde – fabriquait du matériel de guerre. Il y régnait un bruit permanent : poutrelles de métal qu'on cogne, qu'on perce, qu'on coupe, grincements des treuils et des palans, souffle des pneumatiques et bourdonnement des moteurs. Tout cela se répercutait contre les piliers qui soutenaient l'immense voûte de la salle des machines.

Dans quel but travaillions-nous ? Pour quelle guerre ? Nous l'ignorions.

Nous obéissions seulement à des règles confuses, offrant la force de nos bras à d'invisibles capitaines d'industrie qui ne parlaient pas notre langue. Seul comptait le salaire que nous touchions à la fin de la semaine.

Hama faisait partie de l'équipe de nuit. Le visage gris de fatigue, les mains raides, la nuque douloureuse, elle venait d'enlever ses gants et son casque de protection quand Bo s'avança dans l'allée centrale, entre les rangées de meuleuses et les laminoirs. Elle resta figée tandis qu'il marchait vers elle, massif, avec cette démarche nonchalante qui ne nous était pas encore familière. (Embauché la veille, nous apprendrions plus tard que Bo venait du Nord, d'une de ces communautés de forgerons que le manque jetait sur les routes.)

Quand ils furent face à face, le vacarme sembla s'atténuer, comme si la neige avait soudain recouvert les fours, les ponts roulants, les poches à coulées, les extrudeuses. Plus personne ne poinçonnait, plus personne n'ajustait ni ne soudait ; nous avions du coton dans les oreilles.

Sous nos yeux, leurs mains se frôlèrent.

Un sourire d'enfant illumina le visage de Hama, et un frisson secoua la grande carcasse de Bo. Nous aurions juré assister à des retrouvailles.

Cela ne dura qu'un instant, quelques secondes fragiles, gracieuses, volées à l'entêtante nécessité de l'Usine. Mais cela suffit à nous rappeler une chose essentielle : le feu qui brûlait dans le ventre de nos fourneaux brûlait encore dans nos veines. Contrairement à ce que nous croyions, nous n'étions pas morts.

Bo et Hama se revirent ainsi chaque matin, au moment du changement d'équipe. À peine la sirène retentissait-elle que Bo pénétrait sous la voûte, avec ses outils et son casque. Il

courait presque. Aussitôt, Hama se tournait vers lui, ouvrant les bras pour l'accueillir, et la fatigue de la nuit s'envolait.

Leurs visages rayonnaient ; nous en restions éblouis.

Le premier dimanche où on les aperçut ensemble, c'était le long du fleuve, sur la promenade. Sous un ciel lessivé par les pluies, ils marchaient main dans la main, elle toute petite contre son épaule. Un chien errant leur avait emboîté le pas. Ils riaient. À leurs gestes, on devinait sans peine qu'ils avaient passé la nuit dans le même lit, et à leurs yeux, qu'ils n'y avaient pas beaucoup dormi.

On les revit, le dimanche suivant, sur la Grand-Place, toujours suivis par ce chien errant, un petit roquet couleur charbon, à qui il manquait une oreille.

Un vent de nord givrait les flaques ; le matin même, on avait ramassé deux types congelés sous un porche. Pour se tenir chaud, la plupart des ouvriers de l'Usine s'étaient rassemblés dans les cafés qui bordaient la place, coude à coude au comptoir. Et ça buvait des canons, ça jouait aux cartes, ça lançait des paris et des fléchettes sur le mur du fond. À travers la vitrine, dans un monde à part, Bo et Hama couraient.

Libres, têtes nues, ils avaient converti la Grand-Place en terrain de jeu, sans se soucier du froid ni du vent. Ils tournoyaient, s'enlaçaient, se séparaient, avant de s'étreindre encore, tandis que le chien cavalait de l'un à l'autre en jappant. Le manteau sombre de Hama semblait danser avec l'anorak rouge de Bo.

À un moment, on vit Bo escalader le socle de la statue érigée au milieu de la place. Hama s'était arrêtée. Elle l'observait.

Cette statue, à laquelle personne ne prêtait plus attention, représentait un cavalier en armes, un général quelconque assis sur sa monture, sabre au clair, et recouvert depuis longtemps d'une solide couche de fiente. Agile et souple, Bo grimpa jusqu'au sommet. Là, il se mit debout et, en équilibre sur les épaules du général, les mains en porte-voix, il cria le nom de Hama dans les bourrasques. On l'entendit jusqu'au fond des cafés, malgré le bruit des percolateurs et des pompes à bière. On l'entendit jusque dans nos os.

– Hamaaa, Hamaaaa...

Elle, toute menue, les joues brillantes, sautillait de plaisir au pied de la statue.

Soudain, il perdit l'équilibre. Elle bondit en tendant les bras vers lui, comme si elle avait pu, avec son corps d'oiseau, amortir la chute d'un costaud pareil.

Bo se rattrapa au sabre du général, et se balança un instant dans les airs, malicieux, avant d'éclater de rire. Vexée, Hama grogna et fit mine de bouder. Mais les fâcheries des amoureux ne durèrent pas ; celle-ci passa, aussi brève qu'une ondée de printemps.

Enfin, Bo se décida à descendre. On le vit glisser doucement le long de la pierre grise, et l'éclat de son anorak fit une larme rouge sur la joue du cheval.

C'est alors que le vieux Melkior, qui buvait un bock au comptoir, sentit ses yeux piquer sous la broussaille de ses sourcils. Il toussa. Il cracha, et tapa le sol avec sa canne. Deux fois.

Un silence inquiet plana sur la salle. Pendant un instant, les joueurs de fléchettes n'osèrent plus bouger.

– Arrête ça, Melkior! gronda le patron du café. La dernière fois que tu nous as annoncé une catastrophe, il s'est rien passé de pire que d'habitude...

Il se pencha vers le vieux, et lui servit une autre bière.

– Viens pas gâcher notre dimanche, lui recommanda-t-il. C'est tout ce qui nous reste.

Melkior posa sa canne contre le comptoir. Ses yeux perdirent tout éclat, les picotements disparurent mais ses mains tremblaient quand il voulut saisir son bock. On l'entendit murmurer :

– D'abord, le bruit. Ensuite, le silence. L'un révèle l'autre... Vous verrez!

Puis il se tourna vers la vitrine, avec son air de sphinx, et il resta là, à contempler le ciel poudreux.

Quand Bo et Hama quittèrent la Grand-Place, la nuit tombait, l'air était violet. Le lendemain, l'Usine assoupie ronflerait de nouveau, pompant notre air et notre sang. Une brume de tristesse tomba sur les buveurs. Certains se mirent à fredonner des chansons sentimentales, en regrettant de ne pas avoir, eux aussi, un amour à partager. En ces temps troublés, nous n'étions plus habitués au bonheur. À peine capables d'en rêver.

C'est peu après que Titine-Grosses-Pattes décida de rouvrir son cabaret.

La patronne n'était plus toute jeune et son établissement,

fermé depuis au moins dix ans, aurait eu besoin d'un sacré coup de peinture. Mais la Titine avait conservé le sens des affaires : flairant notre envie de nous divertir, elle passa la serpillière, secoua les tapis, rembourra quelques fauteuils, rappela une poignée d'artistes au chômage, et fit savoir que le *Castor Blagueur* accueillerait la clientèle, chaque jour de la semaine, de dix-neuf heures jusqu'à l'aube – thé dansant le dimanche après-midi.

L'information fit le tour de l'Usine en un clin d'œil. Dès le premier soir, les ouvriers et les ouvrières de l'équipe de jour se bousculèrent dans la petite rue pavée, à l'entrée du *Castor*.

Bo, qui venait de laisser Hama seule devant sa machine, se traîna avec les autres jusqu'à la devanture, histoire de dire. Il supportait de moins en moins les longues séparations, ces semaines entières sans Hama, et le lit vide où il se réfugiait en attendant le dimanche pour, enfin, se pelotonner contre elle. Il avait demandé au contremaître s'il était possible de changer d'équipe, mais les règles de l'Usine n'étaient pas faites pour plaire aux amoureux : voilà ce qu'on lui avait répondu. Il se traînait donc, morose, les mains dans les poches, quand deux de ses camarades le tirèrent par la manche.

– Allez, Bo ! Viens !

– On va s'amuser ! Hama ferait pareil si elle pouvait !

Selon son habitude, Bo souriait, mais avec cet air absent qu'il avait désormais lorsqu'il était loin d'elle.

– Merci, les gars, mais j'ai pas envie. Je préfère rentrer à la m...

– T'as qu'à rester juste un petit peu ! le coupa Ness. Un plat chaud, un bock, pis après t'es libre...



Tant que nous sommes vivants
Anne-Laure Bondoux

Cette édition électronique du livre
Tant que nous sommes vivants
de Anne-Laure Bondoux a été réalisée le 23 septembre 2014
par Gatepaille Numédit
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2014
par Grafica Veneta
(ISBN : 978-2-07-065379-9 – Numéro d'édition : 252838).

Code sodis : N55675 – ISBN : 978-2-07-503049-6
Numéro d'édition : 252840

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.